

Femmes
de Palud Bordelais

Danielle Beziat De Munico

**Femmes
de Palud Bordelais**

De 1793 à 1946

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

Du même auteur

La quarteronne et le berger du Cap-Français à Bordeaux en passant par la Caroline
du Sud – Éditons l'Harmattan

Illustration de couverture : « Peinture de la Galoche » © Jean-Claude de Munico

© Les Éditions du Net, 2023
ISBN : 978-2-312-13614-1

*À mes filles
À Matisse et Tristan*

« Quatre obstacles surtout, nous séparent d'une forme de civilisation susceptible de valoir quelque chose. Notre conception fautive de la grandeur ; la dégradation du sentiment de la justice ; notre idolâtrie de l'argent ; et l'absence en nous d'inspiration religieuse ».

Simone Veil

« L'enracinement »

Prologue

Ce récit se déroule dans un village imaginaire sur la rive droite de la Garonne, à quelques encablures du port de la Lune. Pendant des siècles, il resta isolé au milieu de ses marais par la difficulté à franchir le fleuve large et bouillonnant.

Directement inspiré de personnages ayant existé, mes héroïnes n'en restent pas moins imaginaires. Leurs caractères particuliers, leurs actes, si cruels soient-ils, ne sont pas les fruits d'une invention, mais la somme des recherches généalogiques de ma fille et de mes lectures de « faits divers » sur ces paysannes de la région bordelaise, leur rusticité et l'âpreté de leur quotidien.

La Garonne, ce fleuve de 529 km, prend sa source en montagne dans les Pyrénées espagnoles. Avant de se jeter dans l'océan Atlantique par un large estuaire où elle est rejointe par la Dordogne, elle traverse l'Aquitaine. C'est un fleuve abondant et puissant alimenté par les fortes précipitations des hauts sommets des Pyrénées centrales et du Massif Central. De ses sources jusqu'aux limites du Lot-et-Garonne, le fleuve arbore une couleur allant du vert au bleu. En traversant le département de la Gironde, il prend une couleur caramel, car lorsque ses eaux douces chargées d'argile rencontrent le flux salé de la marée se produit une floculation¹. Avant d'arriver à

1. Rassemblement, sous forme de flocons, des particules d'une solution colloïdale (Mélange d'un liquide et d'une suspension de particules solides de si petites tailles qu'elles se répartissent de façon homogène).

Bordeaux, le fleuve s'étale lascivement sur ses rives en une sorte de marais parsemé de bourrelets alluviaux arrêté par un coteau de soixante mètres de haut duquel se déversent de nombreux ruisseaux.

Cette partie marécageuse de l'actuel département de la Gironde a écarté toute circulation importante jusqu'au début du XVIII^e siècle.

Pourtant, dans les temps anciens, quelques personnes venues de l'est n'ont pas hésité à s'installer dans cet hostile pays pour vivre de la pêche à l'alose, à l'anguille, à l'esturgeon et à la lamproie ou pour cultiver la vigne en joualles¹ apportant ainsi une petite production céréalière à leur modeste existence.

La rive droite de la Garonne compte incontestablement parmi les terroirs viticoles les plus anciens du Bordelais. Sur les plateaux, au sommet du coteau qui longe le fleuve, la vigne y était déjà cultivée au temps des Romains dans de nombreuses villas qui jalonnaient la rive du fleuve.

Les cultures céréalières et les vignes occupaient l'essentiel des terres des palus et des basses terrasses alluviales sous forme de petites parcelles qui colonisaient les abords du plateau. Quant aux rebords du talus, ils étaient abandonnés aux bois.

Dans cette fiction, à l'exception des terres ancestrales des comtes de Bellac de la Rogère situées sur le plateau dont la riche demeure côtoie la vieille église, ce sont des vignobles essentiellement paysans qui affirment leur identité depuis le XVII^e siècle par des vendanges tardives, symptomatiques d'une production de vins blancs liquoreux.

Dans ce pays de marais, les eaux limoneuses et clapotantes de la Garonne caressent les pieds de la colline qui protège l'église de ses crues ravageuses.

1. Double rang de vignes, près l'un de l'autre à 1 mètre environ et séparés des rangs voisins par 6 à 10 sillons de terres cultivées pour des céréales, des plantes fourragères, des légumes, du tabac etc.

Bien des siècles avant que les villages ne deviennent des villes qui s'étendront sur le coteau, bien avant qu'il n'y ait des usines et des ouvriers installés dans le palud¹, quand celui-ci était recouvert de vignes, de cultures et de marais, que les habitants étaient des pêcheurs ou des paysans laborieux et miséreux, à quelques centaines de mètres des rives du fleuve, il existait déjà, blotti au pied de la colline, un petit village nommé : Bazilac.

Au XIX^e siècle, aux abords de ce village, bien en amont de la grande ville, la Garonne a changé de rythme, son aspect est différent. La forêt de mâtures et de vergues des gabarres² marchandes et celle des morutiers qui peuplent le port de la cité girondine, a disparu. Le fleuve s'étale dans la campagne en formant un marais que les écharpes de brumes spectrales du petit matin rendent étrange et magique.

Ici, ses rives sont bordées d'un tranquille chemin de halage herbeux, car outre la marée et le vent, l'un des moyens de mouvoir les bateaux est une pratique ancestrale : le halage. Une corde est attachée au sommet du mât et depuis le rivage des hommes ou des chevaux, parfois des bœufs, tirent les gabarres qui chargent et déchargent leurs marchandises et leurs passagers le long du fleuve.

À Bazilac, cette relevée de terre qui borde le fleuve se poursuit jusqu'au pied du coteau en un sentier de digue appelée, par les gens du cru : « la Matte³ ». Ce chemin, surélevé et carrossable, traverse plusieurs propriétés au milieu des vignes cultivées en joualles et des champs de vîmes⁴. Il finit sa course dans le bas-fond du village où toutes les eaux du coteau s'écoulent vers le fleuve pour rejoindre un ponton de bois pompeusement appelé « le port ». C'est là que les

1. Le marais – Terre d'alluvions dans le Sud-Ouest de la France et particulièrement dans le Bordelais.

2. Embarcation servant au transport de marchandises sur les rivières et les estuaires.

3. Nom donné aux digues au XVIII^e et XIX^e siècle.

4. Osiers.

gabarres s'arrêtent pour embarquer les barriques de vin que les charretiers amènent des propriétés viticoles du plateau, parfois au prix de mille dangers dans la descente abrupte du coteau.

Dans ce bas-fond au pied de la colline, distant d'environ un kilomètre du centre du village, se trouve un hameau d'une dizaine de misérables maisons habitées par des pêcheurs. Cet embryon de village s'appelle « le pont », car un pont de bois enjambe le ruisseau frontière avec la commune voisine.

Bazilac se situe dans le palud au carrefour de trois voies : la route qui mène au village voisin dont le bourg est à deux lieues, le chemin « la Matte » qui mène au ponton du fleuve et le rude sentier nommé « tire cul ». Ce dernier serpente jusqu'au pied de la vieille église perchée sur le sommet du coteau et dont le vieux clocher, refuge des corneilles, veille sur les habitants du bourg depuis plusieurs siècles.

Les jours de pluie et l'hiver, la descente et l'ascension de « tire cul » ne sont pas sans danger, car la pente est glissante. C'est un exercice périlleux pour les charretiers que de descendre ce chemin avec leur véhicule souvent lourdement surchargé de barriques de vin. La lourdeur de leurs charges et leurs jantes ferrées défoncent le revêtement de pierres. La pente est si forte que les charretiers freinent leurs véhicules en plaçant les roues dans le fossé qui recueille les eaux de pluie.

Chaque année, une équipe de volontaires doit s'organiser pour ré-empierrier le chemin, non sans pester après ces « saligots » de charretiers. Il n'est pas rare que ces journées de dur labeur bénévole finissent en castagne. Le vin ingurgité pour se donner des forces n'arrange rien à l'affaire et les esprits s'échauffent. Cela devient un tel problème, qu'en 1827, les autorités doivent réglementer la charge des charrettes. Bien peu respecteront ces directives jusqu'à ce que, des décennies plus tard, une route carrossable soit construite en parallèle. Il a fallu que le maire de l'époque soit pugnace pour faire accepter cette nouvelle route aux villageois. Ces derniers ne voyaient pas l'utilité de la dépense alors qu'il existait déjà un chemin, si malaisé soit-il. Dans son combat, il fut soutenu par le comte de Bellac de la Rogère qui y voyait un intérêt personnel tout particulier.

En effet, des siècles durant, le petit village de Bazilac, fut partagé en deux sites, le haut sur lequel s'étaient les riches propriétés viticoles et le bas perdu dans les brumes de ses marais où l'on cultivait de petites parcelles.

Seule son église, bâtie sur le plateau au XIII^e siècle, unissait les habitants si différents de ces deux sites, car tous vivaient au rythme du tintement de ses cloches. Les curés, les bedeaux, les sacristains, les marguilliers ou simplement les sonneurs de cloches successifs ont toujours pris ce travail très au sérieux. Pour rien au monde, ils n'auraient failli à sonner les cloches, moyen essentiel pour marquer le temps et le rythme de vie des habitants du lieu.

Cela sert à les alerter sur un éventuel danger ou plus simplement les avertir d'évènements importants. Sans horloge ni montre, l'homme au service de l'Église sait, grâce au soleil, par instinct et habitude, faire sonner son cocher comme il convient, faisant s'enfuir les corneilles d'un battement d'aile frénétique.

Pour les moments heureux, retentit la « volée » de mariage, de baptême ou de communion, les jours de deuil sont signalés avec le glas, les temps d'alerte par le tintement du tocsin et quotidiennement, on entend l'angélus. Tôt le matin, à midi et le soir, résonnent, chaque jour, trois triades de tintons auxquelles s'enchaîne une volée d'environ trois minutes.

Au son de cet angélus, tous les villageois s'animent, se signent et certains marmonnent une prière ou égrènent un chapelet avant de se rendre sur le lieu de leur labeur. À mi-temps de la journée, dès que les cloches s'animent, ces hommes et ces femmes cessent leurs activités pour avaler leur pitance. Un repas, le plus souvent, fait d'un quignon de pain, d'un oignon et pour les plus chanceux d'un bout de lard ou de fromage. Le soir, le son de l'angélus leur signifie la fin de leur journée et leur indique qu'il est temps pour eux de rentrer, avaler leur tranche de pain mouillée d'un bouillon de légumes dans lequel, assez rarement, un os à moelle ou un morceau de lard donnent ce goût si particulier aux soupes paysannes.

Tout au long de la journée, ces paysans n'hésitent pas à boire plusieurs bouteilles de vin, plus ou moins coupées d'eau, censées leur apporter courage et force, mais qui en réalité, les détruisent lentement en rapprochant leur trépas.

À cette consommation excessive de vin, vient s'ajouter l'insalubrité des habitations, le manque d'hygiène et les maladies contractées dans les marais entourant leur village. Pour soigner ces redoutables fièvres et autres maux liés à leurs travaux, les gens du cru n'ont guère que les traditionnelles tisanes, les incantations de quelques femmes surnommées « les sorcières » ou les bénédictions et prières du curé de la paroisse. Le médecin n'est pas dans leur culture ancestrale, il coûte bien trop cher pour ces pauvres gens. Quand ils font appel à lui, c'est en dernier recours. Celui-ci arrive souvent bien trop tard et ne peut apporter que des soins inefficaces au moribond, ce qui engendre un certain mépris de la population à son égard.

Les intempéries sont également porteuses de morts. Les pluies diluviennes qui inondent la plaine, les hivers rigoureux, les canicules accablantes, les tempêtes dévastatrices et les orages de grêle n'apportent que des malheurs contre lesquels les paysans ne peuvent que faire appel à Dieu par la prière.

Entre le XVII^e le début du XX^e siècle, l'espérance de vie n'est pas bien longue. Beaucoup d'enfants meurent en bas âge, victimes de malnutrition ou de maladies infantiles, les adultes ne dépassent guère l'âge de quarante ans et n'atteignent que rarement la vieillesse.

Cependant, à Bazilac, certaines « forces » de la nature ont survécu longtemps. Des femmes ont résisté à tous les aléas de leur dure existence et sont parvenues à l'âge canonique de plus de 90 ans. Lorsqu'elles dépassaient l'âge de 60 ans, ces grand-mères habillées de noir, en signe de deuil perpétuel pour tous les proches qu'elles avaient perdus, étaient, dans la région bordelaise, surnommées familièrement par tous : « les mémés ».

Ces « mémés », bien évidemment, n'ont pas toujours été vieilles, elles ont eu une jeunesse, parfois tumultueuse, compliquée ou malheureuse la plupart du temps dénuée d'amour et de tendresse.

Les difficultés de la vie, les interdits, les vexations, la jalousie, le pouvoir de résilience ont forgé leur caractère et leur âme.

L'existence de certaines s'est accrochée aux mémoires. Le temps et les événements qui ont bousculé ces deux derniers siècles n'ont pas effacé le souvenir des vies particulières et des caractères bien trempés de ces terribles femmes prêtes à tout pour survivre.